

Alexandre Dumas père

Les

Compagnons

de Jehu

Les Compagnons de Jehu

Pages de titre

PROLOGUE

I : UNE TABLE D'HÔTE

II : UN PROVERBE ITALIEN

III : L'ANGLAIS

IV : LE DUEL

V : ROLAND

VI : MORGAN

DIRECTOIRE

IX : ROMÉO ET JULIETTE

X : LA FAMILLE DE ROLAND

XIII : LE RAGOT

XIV : UNE MAUVAISE COMMISSION

XV : L'ESPRIT FORT

XVI : LE FANTÔME

XVII : PERQUISITION

XVIII : LE JUGEMENT

LA VICTOIRE

XX : LES CONVIVES DU GÉNÉRAL

BONAPARTE

XXI : LE BILAN DU DIRECTOIRE

XXII : UN PROJET DE DÉCRET

XXIII : ALEA JACTA EST

XXIV : LE 18 BRUMAIRE

XXV : UNE COMMUNICATION

IMPORTANTE

XXVI : LE BAL DES VICTIMES

XXVII : LA PEAU DES OURS

XXVIII : EN FAMILLE

XXIX : LA DILIGENCE DE GENÈVE

XXXI : LE FILS DU MEUNIER DE

LEGUERNO

XXXII : BLANC ET BLEU
XXXIII : LA PEINE DU TALION
CADOUDAL
XXXV : PROPOSITION DE MARIAGE
XXXVI : SCULPTURE ET PEINTURE
XXXVII : L'AMBASSADEUR
XXXVIII : LES DEUX SIGNAUX
XL : BUISSON CREUX
XLI : L'HÔTEL DE LA POSTE
XLII : LA MALLE DE CHAMBÉRY
XLIV : DÉMÉNAGEMENT
XLV : LE CHERCHEUR DE PISTE
XLVI : UNE INSPIRATION
XLVII : UNE RECONNAISSANCE
MORGAN SE RÉALISENT
XLIX : LA REVANCHE DE ROLAND
L : CADOUDAL AUX TUILERIES
LI : L'ARMÉE DE RÉSERVE
LII : LE JUGEMENT
LIV : LA CONFESSION
LV : L'INVULNÉRABLE
CONCLUSION
UN MOT AU LECTEUR
Page de copyright

1

Les Compagnons de Jehu

Alexandre Dumas père

2

PROLOGUE

LA VILLE D'AVIGNON

Nous ne savons si le prologue que nous allons mettre sous les yeux du lecteur est bien utile, et cependant nous ne pouvons résister au désir d'en faire, non pas le premier chapitre, mais la préface de ce livre.

Plus nous avançons dans la vie, plus nous avançons dans l'art, plus nous demeurons convaincu que rien n'est abrupt et isolé, que la nature et la société marchent par déductions et non par accidents, et que l'événement, fleur joyeuse ou triste, parfumée ou fétide, souriante ou fatale, qui s'ouvre aujourd'hui sous nos yeux, avait son bouton dans le passé et ses racines parfois dans les jours antérieurs à nos jours comme elle aura son fruit dans l'avenir.

Jeune, l'homme prend le temps comme il vient, amoureux de la veille, insoucieux du jour, s'inquiétant peu du lendemain. La jeunesse, c'est le printemps avec ses fraîches aurores et ses beaux soirs ; si parfois un orage passe au ciel, il éclate, gronde et

s'évanouit, laissant le ciel plus azuré,
l'atmosphère plus pure, la
nature plus souriante qu'auparavant.

À quoi bon réfléchir aux causes de cet orage qui
passe, rapide
comme un caprice, éphémère comme une fantaisie
? Avant que nous
ayons le mot de l'énigme météorologique, l'orage a
ura disparu.

Mais il n'en est point ainsi de ces phénomènes terribles qui, vers
la fin de l'été, menacent nos moissons ; qui, au milieu de l'automne,
assiègent nos vendanges : on se demande où ils vont, on s'inquiète

3

d'où ils viennent, on cherche le moyen de les prévenir.

Or, pour le penseur, pour l'historien, pour le poète, il y a un bien
autre sujet de rêverie dans les révolutions, ces tempêtes de
l'atmosphère sociale qui couvrent la terre de sang et brisent toute une
génération d'hommes, que dans les orages du ciel qui noient une
moisson ou grêlent une vendange, c'est-à-dire l'espoir d'une année
seulement, et qui font un tort que peut, à tout prendre, largement
réparer l'année suivante, à moins que le Seigneur ne soit dans ses
jours de colère.

Ainsi, autrefois, soit oubli, soit insouciance, ignorance peut-être

- heureux qui ignore ! malheureux qui sait ! -
autrefois, j'eusse eu à
raconter l'histoire que je vais vous dire
aujourd'hui, que, sans
m'arrêter au lieu où se passe la première scène de
mon livre, j'eusse
insoucieusement écrit cette scène, j'eusse traversé
le Midi comme
une autre province, j'eusse nommé Avignon comme
une autre ville.

Mais aujourd'hui, il n'en est pas de même ; j'en
suis non plus aux
bourrasques du printemps, mais aux orages
de l'été, mais aux
tempêtes de l'automne. Aujourd'hui, quand
je nomme Avignon,
j'évoque un spectre, et, de même qu'Antoine, déplo
yant le linceul de
César, disait :

« Voici le trou qu'a fait le poignard de Casca, voi
ci celui qu'a fait
le glaive de Cassius, voici celui qu'a fait l'épée de B
rutus », je dis,
moi, en voyant le suaire sanglant de la ville papale
: « Voilà le sang
des Albigeois ; voilà le sang des Cévennois ;
voilà le sang des
républicains ; voilà le sang des royalistes ; voilà le
sang de Lescuyer ;
voilà le sang du maréchal Brune. »

Et je me sens alors pris d'une profonde tristesse
, et je me mets à
écrire ; mais, dès les premières lignes, je m'aperçoi
s que, sans que je
m'en doutasse, le bureau de l'historien a pris, entr
e mes doigts, la

place de la plume du romancier.

Eh bien, soyons l'un et l'autre : lecteur,
accordez les dix, les
quinze, les vingt premières pages à l'historien ; le r
omancier aura le
reste.

Disons donc quelques mots d'Avignon,
lieu où va s'ouvrir la
première scène du nouveau livre que nous offrons
au public.

4

Peut-
être avant de lire ce que nous en dirons, est-
il bon de jeter les
yeux sur ce qu'en dit son historien national, François
Nouguier.

« Avignon, dit-
il, ville noble pour son antiquité, agréable pour s
on
assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la
fertilité du sol,
charmante pour la douceur de ses habitants, magni
fique pour son
palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse p
our la structure de
son pont, riche par son commerce, et connue par t
oute la terre. »

Que l'ombre de François Nouguier nous
pardonne si nous ne
voyons pas tout à fait sa ville avec les mêmes yeux
que lui.

Ceux qui connaissent Avignon diront qui
l'a mieux vue de
l'historien ou du romancier.

Il est juste d'établir avant tout qu'Avignon est un
e ville à part,

c'est-à-
dire la ville des passions extrêmes ; l'époque des di
ssensions
religieuses qui ont amené pour elle les haines politi
ques, remonte au
douzième siècle ; les vallées du mont Ventoux abrit
èrent, après sa
fuite de Lyon, Pierre de Valdo et ses Vaudois, les an
cêtres de ces
protestants qui, sous le nom d'Albigéois, coûtèrent
aux comtes de
Toulouse et valurent à la papauté les sept châteaux
que Raymond VI
possédait dans le Languedoc.

Puissante république gouvernée par des podesta
ts, Avignon refusa
de se soumettre au roi de France. Un matin, Louis
VIII - qui trouvait
plus simple de se croiser contre Avignon, comme a
vait fait Simon de
Montfort, que pour Jérusalem, comme avait fait Phi
lippeAuguste -
un matin, disons-
nous, Louis VIII se présenta aux portes d'Avignon,
demandant à y entrer, la lance en arrêt,
le casque en tête, les
bannières déployées et les trompettes de guerre so
nnant.

Les bourgeois refusèrent ; ils offrirent au roi de
France, comme
dernière concession, l'entrée pacifique, tête
nue, lance haute, et
bannière royale seule déployée. Le roi
commença le blocus ; ce
blocus dura trois mois, pendant lesquels,
dit le chroniqueur, les

bourgeois d'Avignon rendirent aux soldats
français flèches pour
flèches, blessures pour blessures, mort pour mort.

La ville capitula enfin. Louis VIII conduisait dans
son armée le
cardinallé gat romain de SaintAnge ; ce fut
lui qui dicta les
conditions, véritables conditions de prêtre, dures e
t absolues.

5

Les Avignonnais furent condamnés à démolir leu
rs remparts, à
comblers leurs fossés, à abattre trois cents tours, à l
ivrer leurs navires,
à brûler leurs engins et leurs machines de guerre. I
ls durent, en outre,
payer une contribution énorme, abjurer l'hérésie v
audioise, entretenir
en Palestine trente hommes d'armes parfaitement
armés et équipés
pour y concourir à la délivrance du tombeau du Ch
rist. Enfin, pour
veiller à l'accomplissement de ces conditions, dont
la bulle existe
encore dans les archives de la ville, il fut fondé une
confrérie de
pénitents qui, traversant plus des six siècles, s'est
perpétuée jusqu'à
nos jours.

En opposition avec ces pénitents, qu'on
appelait les pénitents
blancs, se fonda l'ordre des pénitents noirs, tout im
prégnés de l'esprit
d'opposition de Raymond de Toulouse.

À partir de ce jour, les haines religieuses devinr
ent des haines

politiques.

Ce n'était point assez pour Avignon d'être la terre de l'hérésie, il fallait qu'elle devînt le théâtre du schisme.

Qu'on nous permette, à propos de la Rome française, une courte digression historique ; à la rigueur, elle ne serait point nécessaire au sujet que nous traitons, et peut-être ferions-nous mieux d'entrer de plein bond dans le drame ; mais nous espérons qu'on nous la pardonnera. Nous écrivons surtout pour ceux qui, dans un roman, aiment à rencontrer parfois autre chose que du roman.

En 1285, Philippe le Bel monta sur le trône. C'est une grande date historique que cette date de 1285. La papauté, qui, dans la personne de Grégoire VII, a tenu tête à l'empereur d'Allemagne ; la papauté, qui, vaincue matériellement par Henri IV, l'a vaincu moralement ; la papauté est souffletée par un simple gentilhomme sabin, et le gantelet de fer de Colonna rougit la face de Boniface VIII.

Mais le roi de France, par la main duquel le soufflet avait été réellement donné, qu'allait-il advenir de lui sous le successeur de Boniface VIII ?

Ce successeur, c'était Benoît XI, homme de bas lieu, mais qui eût

été un homme de génie peut-être, si on lui en eût donné le temps.

6

Trop faible pour heurter en face Philippe le Bel, il trouva un moyen que lui eût envié, deux cents ans plus tard, le fondateur d'un ordre célèbre : il pardonna hautement, publiquement à Colonna.

Pardonner à Colonna, c'était déclarer Colonna coupable ; les coupables seuls ont besoin de pardon.

Si Colonna était coupable, le roi de France était au moins son complice.

Il y avait quelque danger à soutenir un pareil argument ; aussi Benoît XI ne fut pape que huit mois.

Un jour, une femme voilée, qui se donnait pour converse de

Sainte-

Pétronille à Pérouse, vint, comme il était, à table, lui présenter une corbeille de figues.

Un aspic y était-

il caché, comme dans celle de Cléopâtre ? Le fait

est que, le lendemain, le saintsiège était vacant.

Alors Philippe le Bel eut une idée étrange, si étrange, qu'elle dut lui paraître d'abord une hallucination.

C'était de tirer la papauté de Rome, de l'amener en France, de la mettre en geôle et de lui faire battre monnaie à son profit.

Le règne de Philippe le Bel est l'avènement de l'or.
L'or, c'était le seul et unique dieu de ce roi qui avait souffleté un pape. Saint Louis avait eu pour ministre un prêtre, le digne abbé Suger ; Philippe le Bel eut pour ministres deux banquiers, les deux Florentins Biscio et Musiato.

Vous attendez-vous, cher lecteur, à ce que nous allons tomber dans ce lieu commun philosophique qui consiste à anathématiser l'or ? Vous vous tromperiez.

Au treizième siècle, l'or est un progrès. Jusquelà on ne connaissait que la terre. L'or, c'était la terre monnayée, la terre mobile, échangeable, transportable, divisible, subtilisée, spiritualisée, pour ainsi dire.

Tant que la terre n'avait pas eu sa représentation dans l'or, l'homme, comme le dieu Terme, cette borne des champs, avait eu les pieds pris dans la terre. Autrefois, la terre emportait l'homme ; aujourd'hui, c'est l'homme qui emporte la terre.

Mais l'or, il fallait le tirer d'où il était ; et où il était, il était bien

7

autrement enfoui que dans les mines du Chili ou de Mexico.

L'or était chez les juifs et dans les églises. Pour le tirer de cette double mine, il fallait plus qu'un roi, il fallait un pape.

C'est pourquoi Philippe le Bel, le grand tireur d'or, résolut d'avoir un pape à lui.

Benoît XI mort, il y avait conclave à Pérouse ; les cardinaux français étaient en majorité au conclave.

Philippe le Bel jeta les yeux sur l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got. Il lui donna rendez-vous dans une forêt, près de Saint-Jean d'Angély.

Bertrand de Got n'avait garde de manquer au rendez-vous.

Le roi et l'archevêque y entendirent la messe, et, au moment de l'élévation, sur ce Dieu que l'on glorifiait, ils se jurèrent un secret absolu.

Bertrand de Got ignorait encore ce dont il était question.

La messe entendue :

— Archevêque, lui dit Philippe le Bel, il est en mon pouvoir de te faire pape.

Bertrand de Got n'en écouta pas davantage et se jeta aux pieds du roi.

— Que faut-il faire pour cela ? demanda-t-il.

— Me faire six grâces que je te demanderai, répondit Philippe le Bel.

— C'est à toi de commander et à moi d'obéir, dit le futur pape.

Le serment de servage était fait.

Le roi releva Bertrand de Got, le baisa sur la bouche et lui dit :

— Les six grâces que je te demande sont les suivantes :

« La première, que tu me réconcilies parfaitement avec l'Église, et que tu me fasses pardonner le méfait que j'ai commis à l'égard de Boniface VIII.

« La seconde, que tu me rendes à moi et aux miens la communion que la cour de Rome m'a enlevée.

« La troisième, que tu m'accordes les décimes du clergé, dans mon royaume, pour cinq ans, afin d'aider aux dépenses faites en la

8

guerre de Flandre.

« La quatrième, que tu détruises et annules la mémoire du pape Boniface VIII.

« La cinquième, que tu rendes la dignité de cardinal à messires Jacopo et Pietro de Colonna.

« Pour la sixième grâce et promesse, je me réserve de t'en parler en temps et lieu. »

Bertrand de Got jura pour les promesses et grâces connues, et pour la promesse et grâce inconnue.

Cette dernière, que le roi n'avait osé dire à la suite des autres, c'était la destruction des Templiers.

Outre la promesse et le serment faits sur le Corpus Dominici, Bertrand de Got donna pour otages son frère et deux de ses neveux.

Le roi jura, de son côté, qu'il le ferait élire pape.

Cette scène, se passant dans le carrefour d'une forêt, au milieu des ténèbres, ressemblait bien plus à une évocation entre un magicien et un démon, qu'à un engagement pris entre un roi et un pape.

Aussi, le couronnement du roi, qui eut lieu quelque temps après à Lyon, et qui commençait la captivité de l'Église, parut peu agréable à Dieu.

Au moment où le cortège royal passait, un mur chargé de spectateurs s'écroula, blessa le roi et tua le duc de Bretagne.

Le pape fut renversé, la tiare roula dans la boue. Bertrand de Got fut élu pape sous le nom de Clément V.

Clément V paya tout ce qu'avait promis Bertrand de Got.

Philippe fut innocenté, la communion fut rendue à lui et aux siens, la pourpre remonta aux épaules des Colonna, l'Église fut obligée de payer les guerres de Flandre et la croisade de Philippe de Valois contre l'empire grec.

La mémoire du pape Boniface VIII fut, sinon détruite et annulée, du moins flétrie ; les murailles du Temple furent rasées et les Templiers brûlés sur le terreplein du pont Neuf.

Tous ces édits -

cela ne s'appelait plus des bulles, du moment où

c'était le pouvoir temporel qui dictait –
tous ces édits étaient datés
d'Avignon.

9

Philippe le Bel fut le plus riche des
rois de la monarchie
française ; il avait un trésor inépuisable : c'était son
pape. Il l'avait
acheté, il s'en servait, il le mettait au
pressoir, et, comme d'un
pressoir coulent le cidre et le vin, de ce pape écrasé,
coulait l'or.

Le pontificat, souffleté par Colonna dans la pers
onne de Boniface
VIII, abdiquait l'empire du monde dans celle de Clément V.

Nous avons dit comment le roi du sang et le pape
de l'or étaient
venus. On sait comment ils s'en allèrent. Jacques de
Molay, du haut
de son bûcher, les avait ajournés tous deux à un an
pour comparaître
devant Dieu. Dit Aristophane : Les moribonds chen
us ont l'esprit de
la sibylle. Clément V partit le premier ; il avait vu en
son songe son
palais incendié.

« À partir de ce moment, dit Baluze, il devint tris
te et ne dura
guère. »

Sept mois après, ce fut le tour de Philippe ; les u
ns le font mourir
à la chasse, renversé par un sanglier, Dante est du
nombre de ceulx-là.

« Celui, dit-
il, qui a été vu près de la Seine falsifiant les monnai

es,
mourra d'un coup de dent de sanglier. »
Mais Guillaume de Nangis fait au roi faux-
monnayeur une mort
bien autrement providentielle.
« Miné par une maladie inconnue aux
médecins, Philippe
s'éteignit, dit-
il, au grand étonnement de tout le monde, sans que
son
pouls ni son urine révélassent ni la cause
de la maladie ni
l'imminence du péril. »
Le roi désordre, le roi vacarme, Louis X, dit le H
utin, succède à
son père Philippe le Bel ; Jean XXII, à Clément V.
Avignon devint alors bien véritablement une sec
onde Rome, Jean
XXII et Clément VI la sacrèrent reine du luxe. Les
mœurs du temps
en firent la reine de la débauche et de la mollesse.
À la place de ses tours, abattues par
Romain de SaintAnge,
Hernandez de Héredi, grand maître de Saint-
Jean de Jérusalem, lui
noua autour de la taille une ceinture de murailles.
Elle eut des moines
dissolus, qui transformèrent l'enceinte bénie des c
ouvents en lieux de
débauche et de luxure ; elle eut de belles courtisan
es qui arrachèrent
les diamants de la tiare pour s'en faire des bracelet
s et des colliers ;

10

enfin, elle eut les échos de Vaucluse, qui lui renvoy
èrent les molles et

mélodieuses chansons de Pétrarque.

Cela dura jusqu'à ce que le roi Charles V, qui était un prince sage et religieux, ayant résolu de faire cesser ce scandale, envoya le maréchal de Boucicaut pour chasser d'Avignon l'antipape Benoît XIII ; mais, à la vue des soldats du roi de France, celui-ci se souvint qu'avant d'être pape sous le nom de Benoît XIII, il avait été capitaine sous le nom de Pierre de Luna. Pendant cinq mois, il se défendit, pointant lui-même, du haut des murailles du château, ses machines de guerre, bien autrement meurtrières que ses foudres pontificales. Enfin, forcé de fuir, il sortit de la ville par une poterne, après avoir ruiné cent maisons et tué quatre mille Avignonnais, et se réfugia en Espagne, où le roi d'Aragon lui offrit un asile. Là, tous les matins, du haut d'une tour, assisté de deux prêtres, dont il avait fait son sacré collègue, il bénissait le monde, qui n'en allait pas mieux, et excommuniait ses ennemis, qui ne s'en portaient pas plus mal.

Enfin, se sentant près de mourir, et craignant que le schisme ne mourût avec lui, il nomma ses deux vicaires cardinaux, à la condition que, lui trépassé, l'un des deux élirait l'autre pape. L'élection se fit.

Le nouveau pape poursuivit un instant le schisme,
soutenu par le
cardinal qui l'avait proclamé. Enfin, tous
deux entrèrent en
négociation avec Rome, firent amende honorable et
rentrèrent dans le
giron de la sainte Église, l'un avec le titre d'archevêque de Séville,
l'autre avec celui d'archevêque de Tolède.

À partir de ce moment jusqu'en 1790, Avignon, veuve de ses papes, avait été gouvernée par des légats et des vicelégats ; elle avait eu sept souverains pontifes qui avaient résidé dans ses murs pendant sept dizaines d'années ; elle avait sept hôpitaux, sept confréries de pénitents, sept couvents d'hommes, sept couvents de femmes, sept paroisses et sept cimetières. Pour ceux qui connaissent Avignon, il y avait à cette époque, il y a encore, deux villes dans la ville : la ville des prêtres, c'est-à-dire la ville romaine ; la ville des commerçants, c'est-à-dire la ville française.

La ville des prêtres, avec son palais des papes, ses cent églises, ses cloches innombrables, toujours prêtes à sonner le tocsin de

11

l'incendie, le glas du meurtre.

La ville des commerçants, avec son Rhône, ses ouvriers en soierie et son transit croisé qui va du nord au sud, de l'ouest à l'est, de Lyon

à Marseille, de Nîmes à Turin.

La ville française, la ville damnée, envieuse d'avoir un roi, jalouse d'obtenir des libertés et qui frémissait de se sentir terre esclave, terre des prêtres, ayant le clergé pour seigneur.

Le clergé -

non pas le clergé pieux, tolérant, austère au devoir et à

la charité, vivant dans le monde pour le consoler et l'édifier, sans se

mêler à ses joies ni à ses passions -

mais le clergé tel que l'avaient fait l'intrigue, l'ambition et la cupidité, c'est-à-dire des abbés de

cour, rivaux des abbés romains, oisifs, libertins, élégants, hardis, rois

de la mode, autocrates des salons, baisant la main des dames dont ils

s'honoraient d'être les sigisbées, donnant leurs mains à baiser aux

femmes du peuple, à qui ils faisaient l'honneur de les prendre pour

maîtresses.

Voulezvous un type de ces abbés là ?

Prenez l'abbé Maury.

Orgueilleux comme un duc, insolent comme un laquais, fils de

cordonnier, plus aristocrate qu'un fils de grand seigneur.

On comprend que ces deux catégories d'habitants, représentant,

l'une l'hérésie, l'autre l'orthodoxie ; l'une le parti français, l'autre le

parti romain ; l'une le parti monarchiste absolu, l'autre le parti

constitutionnel progressif, n'étaient pas des éléments de paix et de sécurité pour l'ancienne ville pontificale ; on comprend, disons-nous, qu'au moment où éclata la révolution à Paris et où cette révolution se manifesta par la prise de la Bastille, les deux partis, encore tout chauds des guerres de religion de Louis XIV, ne restèrent pas inertes en face l'un de l'autre.

Nous avons dit : Avignon ville de prêtres, ajoutons ville de haines.

Nulle part mieux que dans les couvents on n'apprend à haïr. Le cœur de l'enfant, partout ailleurs pur de mauvaises passions, naissait là plein de haines paternelles, léguées de père en fils, depuis huit cents ans, et, après une vie haineuse, léguait à son tour l'héritage diabolique à ses enfants.

Aussi, au premier cri de liberté que poussa la France, la ville

12

française se levait-elle pleine de joie et d'espérance ; le moment était enfin venu pour elle de contester tout haut la concession faite par une jeune reine

mineure, pour racheter ses péchés, d'une ville, d'une

province et avec elle d'un demi-million d'âmes. De quel droit ces âmes avaient-

elles été vendues in œternum au plus dur et au plu

S

exigeant de tous les maîtres, au pontife romain ?

La France allait se réunir au Champde-
Mars dans l’embrassement
fraternel de la Fédération. N’était-
elle pas la France ?

On nomma des députés ; ces députés se rendre
nt chez le légat et
le prièrent respectueusement de partir.

On lui donnait vingt-
quatre heures pour quitter la ville.
Pendant la nuit, les papistes s’amusèrent à pend
re à une potence
un mannequin portant la cocarde tricolore.

On dirige le Rhône, on canalise la Durance, on
met des digues aux
âpres torrents qui, au moment de la fonte des neig
es, se précipitent en
avalanches liquides des sommets du mont
Ventoux. Mais ce flot
terrible, ce flot vivant, ce torrent humain qui bondi
t sur la pente
rapide des rues d’Avignon, une fois lâché, une fois
bondissant, Dieu
luimême n’a point encore essayé de l’arrêter.

À la vue du mannequin aux couleurs nationales,
se balançant au
bout d’une corde, la ville française se souleva de se
s fondements en
poussant des cris de rage. Quatre papistes
soupçonnés de ce
sacrilège, deux marquis, un bourgeois, un ouvrier, f
urent arrachés de
leur maison et pendus à la place du mannequin.

C’était le 11 juin 1790.

La ville française tout entière écrivit à l'Assemblée nationale qu'elle se donnait à la France, et avec elle son Rhône, son commerce, le Midi, la moitié de la Provence.

L'Assemblée nationale était dans un de ses jours de réaction, elle ne voulait pas se brouiller avec le pape, elle ménageait le roi : elle ajourna l'affaire.

Dès lors, le mouvement d'Avignon était une révolte, et le pape pouvait faire d'Avignon ce que la cour eût fait de Paris, après la prise de la Bastille, si l'Assemblée eût ajourné la proclamation des droits de l'homme.

13

Le pape ordonna d'annuler tout ce qui s'était fait dans le Comtat Venaissin, de rétablir les privilèges des nobles et du clergé, et de relever l'inquisition dans toute sa rigueur.

Les décrets pontificaux furent affichés.

Un homme, seul, en plein jour, à la face de tous, osa aller droit à la muraille où était affiché le décret et l'en arracher.

Il se nommait Lescuyer.

Ce n'était point un jeune homme ; il n'était donc point emporté par la fougue de l'âge. Non, c'était presque un vieillard qui n'était même pas du pays ; il était Français, Picard, ardent et réfléchi à la

fois ; ancien notaire, établi depuis longtemps à Avignon.

Ce fut un crime dont Avignon romaine se souvint ; un crime si grand, que la Vierge en pleura !

Vous le voyez, Avignon, c'est déjà l'Italie. Il lui faut à tout prix des miracles ; et, si Dieu n'en fait pas, il se trouve à coup sûr quelqu'un pour en inventer. Encore faut-il que le miracle soit un miracle de la Vierge. La Vierge est tout pour l'Italie, cette terre poétique. La Madonna, tout l'esprit, tout le cœur, toute la langue des Italiens est pleine de ces deux mots.

Ce fut dans l'église des Cordeliers que ce miracle se fit.

La foule y accourut.

C'était beaucoup que la Vierge pleurât ; mais un bruit se répandit en même temps qui mit le comble à l'émotion. Un grand coffre bien fermé avait été transporté par la ville : ce coffre avait excité la curiosité des Avignonnais. Que pouvait-il contenir ?

Deux heures après, ce n'était plus un coffre dont il était question, c'étaient dix-huit malles que l'on avait vues se rendant au Rhône.

Quant aux objets qu'elles contenaient, un portefaix l'avait révélé : c'étaient les effets du mont-de-piété, que le parti français emportait avec lui en s'exilant d'Avignon.

Les effets du montdepiété, c'està-
dire la dépouille des pauvres.
Plus une ville est misérable, plus le montde-
piété est riche. Peu
de montsde-
piété pouvaient se vanter d'être aussi riches que ce
lui
d'Avignon.

Ce n'était plus une affaire d'opinion, c'était
un vol et un vol

14

infâme. Blancs et rouges coururent à l'église des C
ordeliers, criant
qu'il fallait que la municipalité leur rendît compte.

Lescuyer était le secrétaire de la municipalité.

Son nom fut jeté à la foule, non pas comme ayan
t arraché les deux

décrets pontificaux - dès lors il y eût eu
des défenseurs - mais
comme ayant signé l'ordre au gardien du montde-
piété de laisser
enlever les effets.

On envoya quatre hommes pour prendre Lescuy
er et l'amener à

l'église. On le trouva dans la rue, se rendant à la m
unicipalité. Les
quatre hommes se ruèrent sur lui et le traînèrent d
ans l'église avec
des cris féroces.

Arrivé là, au lieu d'être dans la maison du Seign
eur, Lescuyer

comprit, aux yeux flamboyants qui se fixaient sur lu
i, aux poings
étendus qui le menaçaient, aux cris qui
demandaient sa mort,

Lescuyer comprit qu'il était dans un de ces cercles
de l'enfer oubliés
par Dante.

La seule idée qui lui vint fut que cette haine soul
evée contre lui
avait pour cause la mutilation des affiches pontifica
les ; il monta
dans la chaire, comptant s'en faire une tribune, et,
de la voix d'un
homme qui, non seulement ne se reproche rien, ma
is qui encore est
prêt à recommencer :

— Mes frères, dit-il, j'ai cru la révolution
nécessaire ; j'ai, en
conséquence, agi de tout mon pouvoir...

Les fanatiques comprirent que si Lescuyer s'exp
liquait, Lescuyer
était sauvé.

Ce n'était point cela qu'il leur fallait. Ils
se jetèrent sur lui,
l'arrachèrent de la tribune, le poussèrent
au milieu de la meute
aboyante, qui l'entraîna vers l'autel en poussant ce
tte espèce de cri
terrible qui tient du sifflement du serpent et du rug
issement du tigre,
ce meurtrier zou zou ! particulier à la population a
vignonnaise.

Lescuyer connaissait ce cri fatal ; il essaya de se
réfugier au pied
de l'autel.

Il ne s'y réfugia pas, il y tomba.

Un ouvrier matelassier, armé d'un bâton, venait
de lui en asséner
un si rude coup sur la tête, que le bâton
s'était brisé en deux

morceaux.

Alors on se précipita sur ce pauvre, corps, et, avec ce mélange de férocité et de gaieté particulier aux peuples du Midi, les hommes, en chantant, se mirent à lui danser sur le ventre, tandis que les femmes, afin qu'il expiât les blasphèmes qu'il avait prononcés contre le pape, lui découpaient, disons mieux, lui festonnaient les lèvres avec leurs ciseaux.

Et de tout ce groupe effroyable sortait un cri ou plutôt un râle ; ce râle disait :

— Au nom du ciel ! au nom de la Vierge ! au nom de l'humanité !
tuezmoi tout de suite.

Ce râle fut entendu : d'un commun accord, les assassins s'éloignèrent. On laissa le malheureux, sanglant, défiguré, broyé, savourer son agonie.

Elle dura cinq heures pendant lesquelles, au milieu des éclats de rire, des insultes et des railleries de la foule, ce pauvre corps palpita sur les marches de l'autel.

Voilà comment on tue à Avignon.

Attendez ; il y a une autre façon encore.

Un homme du parti français eut l'idée d'aller au montdepiété et de s'informer.

Tout y était en bon état, il n'en était pas sorti un couvert d'argent.

Ce n'était donc pas comme complice
d'un vol que Lescuyer
venait d'être si cruellement assassiné : c'était com-
me patriote.

Il y avait en ce moment à Avignon un homme qui
disposait de la
populace.

Tous ces terribles meneurs du Midi ont
conquis une si fatale
célébrité, qu'il suffit de les nommer pour que
chacun, même les
moins lettrés, les connaisse.

Cet homme, c'était Jourdan.

Vantard et menteur, il avait fait croire aux gens
du peuple que
c'était lui qui avait coupé le cou au gouverneur de l
a Bastille.

Aussi l'appelaiton Jourdan Coupe-
Tête. Ce n'était pas son nom :
il s'appelait Mathieu Jouve.

Il n'était pas Provençal, il était du Puyen-
Velay. Il avait d'abord

16

été muletier sur ces âpres hauteurs qui entourent s
a ville natale, puis
soldat sans guerre, la guerre l'eût peut-
être rendu plus humain ; puis
cabaretier à Paris.

À Avignon, il était marchand de garance.

Il réunit trois cents hommes, s'empara des porte
s de la ville, y
laissa la moitié de sa troupe, et, avec le reste, marc
ha sur l'église des
Cordeliers, précédé de deux pièces de canon.

Il les mit en batterie devant l'église et tira tout a
u hasard.

Les assassins se dispersèrent comme une nuée d'oiseaux effarouchés, laissant quelques morts sur les degrés de l'église.

Jourdan et ses hommes enjambèrent par-dessus les cadavres et entrèrent dans le saint lieu.

Il n'y restait plus que la Vierge et le malheureux Lescuyer respirant encore.

Jourdan et ses camarades se gardèrent bien d'achever Lescuyer : son agonie était un suprême moyen d'excitation. Ils prirent ce reste de vivant, ces trois quarts de cadavre, et l'emportèrent saignant, pantelant, râlant.

Chacun fuyait à cette vue, fermant portes et fenêtres.

Au bout d'une heure, Jourdan et ses trois cents hommes étaient maîtres de la ville.

Lescuyer était mort, mais peu importait ; on n'avait plus besoin de son agonie.

Jourdan profita de la terreur qu'il inspirait, et arrêta ou fit arrêter quatre-vingts personnes à peu près, assassins ou prétendus assassins de Lescuyer.

Trente peut-être n'avaient pas même mis le pied dans l'église ; mais, quand on trouve une bonne occasion de se défaire de ses